

# LA FLAMME SUR LA NEIGE

Par Victor SERGE

La neige et la nuit. Les fardeaux gênent. On trébuche dans la blancheur profonde et trompeuse de la neige. Alentour, se meuvent lourdement des hommes qui portent des fusils. Ils ont, ces Finlandais blancs, des visages d'hostilité, fermés, durs, lourds. Ils se taisent. Les canons de leurs fusils semblent attirés vers le sol. — Un petit pont, une guérite ; dans le noir, un autre homme appuyé des deux mains sur son fusil. Bonnet d'astrakan, informe manteau gris, pâle et maigre face de moujik. Nous l'avons salué sans emphase, cœurs serrés, voix basses, malgré l'exaltation : « Salut frère ! » Je ne vois pas les yeux dans les grandes ombres du visage heurté tourné vers moi. L'homme demande doucement : « Avez-vous du pain blanc ? » Il a pris la miche tendue. « *Colodno* ? On a faim ? — « Oui. Ce n'est rien », répond au seuil de l'immense Russie notre frère, le soldat rouge, debout dans le froid, la nuit, la faim, — et seul.

*On a faim, mais ce n'est rien...*

\*\*

La nuit blanche avec de lointains éclatements d'obus, avec de brusques passages par les rues vides, de camions hérissés de baïonnettes. Les mains s'engourdissent sur le fusil. Mais cette lumière de minuit qui est une infinie pâleur, ce silence, cette attente deviennent un apaisement singulier. On est comme libéré. — Libre, simple, calme, quoiqu'il arrive.

\*\*

Les crosses des fusils tombent devant des portes closes. Nos pas sonores dans la tiédeur de demeures inconnues. Des visages d'anxiété, des lampes soudain allumées parmi le demi-jour gris. Les papiers qu'on déchiffre mal devant la fenêtre, les yeux effrayés qu'on fouille d'un regard aigu et triste : « Mentez-vous ? »

Retour. Fatigue. Le fusil pèse. Il faut. Il faut. Il faut. — *Nous ferons la vie nouvelle.*

\*\*

La foule. — Cette foule résolue entassée dans la vaste salle quadrangulaire, à colonnes blanches, du Palais de Tauride — cette foule dressée, tendue, véhémence, volontaire acclamant le tribun :

L'homme cambré, haute crinière drue de cheveux grisonnants, énergique visage d'intellectuel, voix scandée, geste catégorique, qui proclame la volonté de vaincre de cette foule et clame la terreur.

\*\*

Le chant de la foule.

Jeunes femmes — nul souci d'élégance ni de joliesse, mais quelle vaillance ! — en cheveux courts, le buste étreint par le vêtement de cuir ou la blouse militaire ; ouvriers, soldats, paysans, marins, la foule chantant l'*Internationale* après l'*Adieu aux Morts*.

Cette foule veut vivre, faire de la vie. Mais combien de ceux qui sont là sont déjà des tués ?

\*\*

Cette immense ville toute blanche, toute en silence. Car les traîneaux ne font nul bruit sur la neige. Les pas n'ont point de résonance. Une grande lumière pâle sur toutes choses. Large, entre ses quais de granit rose, la

Neva figée sous la neige. Au loin, la flèche d'or de Pierre-et-Paul.

\*\*

Des pauvres gens haillonneux, beaucoup d'adolescents, quelques enfants tous portant des fusils, dont on a souvent remplacé les bretelles par des ficelles. — Les mains engourdies de froid de ces pauvres gens. Leur grise misère traversant d'un pas décidé la perspective Liteyni. Au bout d'une baïonnette un fanion rouge : *Bataillon ouvrier du quartier de Narva*.

\*\*

Dans une bruyante chambrée — aux murs Marx et Lénine encadrés de rubans rouges — ce groupe avide autour de nous, le ferme et défiant visage de l'Agitateur, le pince-nez à monture d'or, ces yeux enfantins et sérieux, le nez comiquement rond de la petite camarade en veste de cuir, la moustache soignée du cosaque — leurs questions pressées : — « La démobilisation ?... le prolétariat français ?... la révolution mûrit-elle ?... » La colère, la détresse, la révolte de devoir obstinément répondre à ces hommes, à cette femme : *Non, vous êtes seuls.* »

\*\*

Ce visage sans apparente beauté, vaste front, ces vilaines lunettes en métal blanc derrière lesquelles il y avait toujours le même regard grave, distrait, un peu distant, très attirant, d'être compréhensif et doux... Notre labreur jusqu'à l'aube. A l'aube, assis sur le rebord d'une fenêtre, au-dessus de la place déserte (la formidable masse de granit de Saint-Isaac, l'énorme coupole d'or : de froids palais rectangulaires, et ce mince cavalier de bronze d'un autre temps sur son socle ouvragé...) notre recherche, notre pensée, notre froid raisonnement

(« ...il est impossible que nous tenions plus de six mois, à moins que... ») qui nous faisait sourire nous-mêmes, pleins d'une confiance illimitée...

\*\*

Cette foule dans la neige, au soleil du midi, suivant des cercueils couverts de branches de sapins. Rubans rouges, drapeaux. Un rayon d'or s'est posé sur la flèche de l'Amirauté. Chants. — Le chant qui plane. Il y a de la prière et du sanglot dans cet adieu d'une foule de vivants à une foule de morts. — Ici dorment derrière un rempart de granit des pendus, des fusillés, des égorvés, des typhiques, qui, tous, se sont donnés librement de toute leur âme. Morts pour la révolution. Si souvent ces funérailles au Champ de Mars...

\*\*

Quatre mille soldats — des moujiks de Viazma, de Ryazan, de Tver, d'Orel, de Viatka, de Perm — des Russes, des Tatares, des Kirghises, des Tcherkesses, quatre mille soldats nourris de hareng sec — dur comme pierre : ça fait saigner les gencives — et de 400 grammes de pain noir par jour, vêtus en cet hiver glacial des vieux manteaux de la grande guerre, battent des mains comme des enfants et rient et crient et bourdonnent. La